

DYLAN VANDERMEERSCH, 2008-2108 : UN MILITANT DANS SON SIÈCLE

Luc Semal

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « *Ecologie & politique* »

2008/3 N°37 | pages 139 à 151

ISSN 1166-3030

ISBN 9782849502051

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2008-3-page-139.htm>

!Pour citer cet article :

Luc Semal, « Dylan Vandermeersch, 2008-2108 : un militant dans son siècle », *Ecologie & politique* 2008/3 (N°37), p. 139-151.

DOI 10.3917/ecopo.037.0139

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dylan Vandermeersch, 2008-2108 : un militant dans son siècle

LUC SEMAL

Ce texte a été lu par Angelina Szcrupak, doyenne de l'université de New Anchorage (Alaska), en ouverture du colloque intitulé « Dylan Vandermeersch, un militant dans son siècle », organisé à New Anchorage les 9 et 10 août 2108, à l'occasion du centenaire de la naissance de Vandermeersch.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Chers collègues,

Je vous souhaite la bienvenue dans notre ville, à l'occasion de notre colloque « Dylan Vandermeersch, un militant dans son siècle », organisé par l'université de New Anchorage, en partenariat avec le CRUST et le BLONKS (deux organismes dont on connaît l'attachement à la réflexion écologique depuis leur création dans les années 2080), ainsi qu'avec l'Association des amis de Dylan Vandermeersch.

Comme vous le savez, Dylan Vandermeersch est né le 9 août 2008 dans le nord de la France, dans la banlieue de la petite ville d'Hazebrouck. C'est à l'occasion de ce centenaire que mes collègues et moi-même avons initié la tenue de ce colloque, centré sur la personne de ce militant hors du commun. Nous avions dans l'idée qu'une analyse approfondie du parcours original de Dylan Vandermeersch représentait une synthèse globale de l'évolution radicale qu'ont connue nos sociétés depuis un siècle : depuis une époque à laquelle, rappelons-le, il n'était pas rare de posséder une automobile individuelle ou de voyager en avion. Lorsque nous pensons aujourd'hui à ces actes qui étaient autrefois parfaitement habituels, nous comprenons mieux les changements radicaux auxquels ont dû faire face les jeunes gens de la génération de Vandermeersch – changements qui, par ailleurs, ont bouleversé les équilibres mondiaux du siècle passé et ont largement façonné le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui.

La biographie et la bibliographie de Dylan Vandermeersch n'étant pas nécessairement très répandues au-delà des milieux universitaires, il m'a été confié la tâche de vous présenter très succinctement – ou peut-être trop succinctement ? – les principales étapes de sa vie militante,

Luc Semal est doctorant au Centre d'étude des techniques, des connaissances et des pratiques (Cetcopra, université Paris 1).

tout en sachant bien que celles-ci seront plus largement analysées au cours des deux journées d'étude qui vont se tenir ici. Celles et ceux qui voudront approfondir par eux-mêmes le sujet pourront encore se référer à la biographie de Vandermeersch que j'ai publiée en 2105, pour les vingt ans de sa mort : *Dylan Vandermeersch. Une vie contre le carbone*, éditée par les Presses universitaires de New Anchorage.

Comme je vous l'ai dit, Dylan Vandermeersch est né en 2008 dans une petite ville du nord de la France. Je passerai rapidement sur l'histoire de son enfance, qui présente peu d'intérêt pour nous, si ce n'est pour vous remémorer rapidement le contexte de cette enfance représentative des années 2010 : des dizaines de voitures individuelles dans chaque rue, des publicités omniprésentes vantant les voyages intercontinentaux, des centres commerciaux gigantesques débordant de marchandises – et je dis bien «débordant» au sens propre, comme l'ont montré récemment les travaux du jeune historien britannique Rodrigo MacAdam sur les gâchis engendrés par les macro-systèmes de distribution alimentaire dans les sociétés occidentales du début du 21^e siècle. La question de savoir si les années 2010 ont représenté une maturation intellectuelle nécessaire à une prise de conscience collective des enjeux environnementaux, ou si elles n'ont été au contraire que le feu d'artifice final d'une société entièrement vouée à la consommation est encore vivement débattue par les historiens. Toujours est-il qu'à cette époque, le jeune Vandermeersch ne manquait de rien : par la suite, il se réfèra toujours à cette époque avec une fascination ambiguë. Tout en pensant avec mélancolie à la facilité quotidienne qu'apportait l'opulence, il y décelait avec effroi et certitude les causes et les prémices des années troublées qui suivirent.

Pour Dylan Vandermeersch comme pour une écrasante majorité des jeunes gens de son époque, la prise de conscience réelle (c'est-à-dire celle qui a fait des crises écologiques un sujet d'inquiétude quotidien) coïncide avec la mise à mal de cette opulence. Le début des années 2010 avait connu un important renchérissement de l'énergie ; la fin des années 2010 connut les premières pénuries massives d'énergie. Ces pénuries massives eurent-elles des causes conjoncturelles, comme les tensions croissantes avec la Fédération de Russie qui fournissait à l'Europe son gaz naturel, ou des causes structurelles liées aux prolon-

L'adolescence de Dylan Vandermeersch coïncide donc avec les premières privations chroniques vécues par les populations occidentales dans les années 2020. Bien entendu, nous savons que les privations connues en ce temps-là par les sociétés riches furent bien moins dramatiques que celles connues par les pays les plus pauvres, qui étaient régulièrement frappés par la famine. Néanmoins, ces privations furent inédites pour les habitants des pays riches, et faisaient immédiatement suite à une opulence que nous avons parfois du mal à concevoir : ce contraste fut profondément ressenti par les populations. La génération de Dylan Vandermeersch, qui était alors adolescent et commençait à se former intellectuellement au cours de cette période, en fut profondément marquée. Mon honorable confrère Alexander Serving, psychologue et historien, vous présentera d'ailleurs au cours de ce colloque l'avancée de ses recherches consistant à comparer les conséquences psychologiques des privations subites qu'ont connues les générations adolescentes au cours des années 1914-1918, des années 1939-1945 et des années 2020 : il en ressort que la génération de Vandermeersch constitue véritablement une génération de rupture dans l'histoire des sociétés occidentales, comme étant la première à ne pas considérer l'état d'opulence industrielle comme un droit inaliénable, voire comme une norme allant de soi. Cette génération considérait plutôt cette opulence comme l'apanage d'une époque passée et privilégiée, parce qu'elle a été la première à réellement comprendre que le flot titanesque de matière et d'énergie qui caractérisait cette époque était, finalement, tarissable.

Dylan Vandermeersch a 19 ans lorsqu'il rejoint, en 2027, le PDS, ou Parti pour une décroissance socialiste. Ce parti politique venait d'être fondé sur les ruines de l'ex-Parti pour une durabilité socialiste, dont il avait gardé le sigle tout en en modifiant la signification et tout en adoptant une nouvelle doctrine économique. Le PDS était ainsi devenu l'un des quelques partis d'opposition français qui prônaient alors la « décroissance. » Pour bien comprendre ce que le mot de « décroissance » pouvait avoir de provocant à l'époque, il faut se souvenir de l'importance capitale que revêtait la « croissance » dans

fondi cet après-midi par mon collègue Juan-Claudio Sorez, qui nous présentera une analyse de la pensée environnementale dans les milieux dirigeants des sociétés européennes des années 2030, en insistant sur les principaux points de controverse qui opposaient Vandermeersch à cette génération dirigeante, qui fut par la suite qualifiée de « génération développement durable ».

Cette période d'opposition militante se poursuivit quelques années : après avoir découvert les livres de René Dumont et la pensée écologiste des années 1970, Dylan Vandermeersch se lance dans des études d'agronomie, pour analyser et dénoncer les famines liées à l'essor des agrocarburants dans le monde. Parallèlement à ses études d'agronomie, il se passionne pour l'étude des pertes de biodiversité qui s'accroissent à cette époque – il fut profondément marqué par la disparition quasi complète des hirondelles en 2032, apparemment liée à la dispersion incontrôlée d'une plante OGM « pirate », vendue sur le marché noir dans les années 2030-2031, et qui aurait empoisonné les hirondelles *via* les moucherons dont elles se nourrissaient. En 2034, à 26 ans, il fut l'un des plus jeunes candidats du PDS aux élections législatives, mais fut battu dès le premier tour.

La « période française » de Dylan Vandermeersch a brutalement pris fin en 2036, avec le coup d'État militaire qui mit au pouvoir ce que l'on appela rapidement la « dictature des sondeurs » – en référence à l'abolition des élections et à la mise en place d'une gouvernance supposée tirer sa légitimité de sondages quotidiens, bien évidemment manipulés. Son appartenance au PDS lui valut 18 mois de prison, au cours desquels il eut à subir un régime très dur, dont il ressortit durablement affaibli. Privé de ressources, il dut définitivement quitter la France en 2038, peu après ses 30 ans. Comme beaucoup de militants français de sa génération, il rejoignit donc l'Alaska et plus précisément notre ville de New Anchorage. Cette ville, vous le savez, venait alors d'être fondée : bénéficiant d'un climat qui se réchauffait rapidement, et en dépit d'une opposition farouche à ce projet de la part d'une large fraction des écologistes américains, ce site avait été choisi pour accueillir l'une des cinq villes nouvelles chargées d'incarner « l'excellence environnementale » des États-Unis.

Après quelques mois de convalescence, Dylan Vandermeersch rejoint en 2040 l'université de New Anchorage, tout récemment fondée dans cette ville nouvelle : il y côtoie un nombre impressionnant de penseurs et de militants exilés, qui avaient dû fuir des régions du monde devenues trop dangereuses et avaient été attirés par cette expérimentation de ville « verte ». Il assiste aussi à l'arrivée d'un grand nombre de réfugiés climatiques, qui avaient généralement tout perdu et

qui incarnaient donc toute la misère humaine issue de la dégradation environnementale. Ce contexte a été propice à la construction d'une pensée collective originale, que l'on appelle aujourd'hui « École de New Anchorage », et à laquelle Vandermeersch prit pleinement part au cours des années 2040 et 2050. Sur le rôle joué par l'École de New Anchorage dans la construction des nouvelles utopies qui ont permis de dépasser les grandes épreuves de la première moitié du 21^e siècle, je vous renvoie à l'exposé de ma collègue Héléna O'Hara, intitulé « Dylan Vandermeersch à New Anchorage : influences croisées d'un Français en Alaska ».

Les années 2040 et 2050 furent les « années universitaires » de Dylan Vandermeersch. Pendant un peu plus d'une dizaine d'années, il participa activement à la réflexion collective qui se déroulait à New Anchorage en écrivant de nombreux livres et articles. Parmi ceux-ci, il faut notamment évoquer son premier ouvrage capital, *À Paris et ailleurs*, paru en 2043. Dans ce livre fortement inspiré par sa propre expérience, il analyse les processus économiques et écologiques qui ont conduit plusieurs sociétés occidentales de l'opulence des années 2010 au chaos et à la dictature des années 2040. C'est incontestablement le plus pessimiste de ses ouvrages, au point qu'il fut souvent accusé d'avoir noirci le trait et d'être trop influencé par sa propre expérience. Mais cet essai connu néanmoins un succès relativement important et fut même assez largement diffusé jusque dans les dictatures où il était interdit et devait circuler « sous le manteau ».

Mais Dylan Vandermeersch comprit rapidement qu'il n'y avait aucun sens à s'attarder outre mesure sur la critique des sociétés d'opulence désinvolte : de fait, ces sociétés appartenaient à un passé révolu. Certes, certains États s'enfermaient dans la dictature et cherchaient aveuglément à renouer avec l'âge d'or de la croissance et de l'essor industriel. Mais ces tentatives désespérées étaient vouées à l'échec, puisque les flux de matière et d'énergie qui leur auraient été nécessaires étaient désormais taris. En revanche, en d'autres endroits du monde, d'autres États et d'autres sociétés tentaient de reconstruire, ou plutôt de construire, quelque chose de nouveau. Vers 2046, Vandermeersch se lie d'amitié avec un chercheur allemand de sa génération, Otto von Baltruweit, sociologue à l'université de New Anchorage. Ces deux chercheurs deviennent rapidement inséparables, au point d'être parfois surnommés les « Jacques et Bernard de New Anchorage », en référence à Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, deux penseurs bordelais du 20^e siècle auxquels se référaient souvent les membres de l'École de New Anchorage. Très vite, Vandermeersch et von Baltruweit décident de travailler de concert : avec d'autres chercheurs de New Anchorage,

ils fondent un laboratoire de recherche pour étudier les expériences de reconstruction sociale qui fleurissent dans le monde entier.

Avec ce projet commun, c'est un travail de longue haleine qu'entament les deux universitaires européens exilés en Alaska. Pendant de longs mois, la cinquantaine de chercheurs qu'ils dirigent voyagent dans le monde entier, pour y effectuer les nombreuses monographies nécessaires à un ouvrage d'une telle ampleur. Il est à noter que ces recherches sur le terrain sont particulièrement difficiles, puisque les déplacements se font le plus souvent en paquebot, et que cela rallonge considérablement les délais nécessaires à ces enquêtes. En sa qualité de francophone, Dylan Vandermeersch choisit de prendre en charge l'étude des alternatives émergentes en Afrique occidentale : en janvier 2050, il s'embarque donc pour Dakar, où il consacre près d'une année à la récolte des données qui lui sont nécessaires. Durant cette période, il est assisté par un jeune chercheur qui sera ensuite appelé à une brillante carrière : le philosophe sénégalais Francis Dunga-Mervaille, que nous connaissons surtout aujourd'hui comme étant le principal théoricien de la démondialisation, à l'origine de la doctrine « Afrique autarcique » mise en application par certains pays africains à la fin des années 2060. Sur cette doctrine controversée qui consistait à reconstruire une Afrique autonome, libérée de sa dépendance à l'Occident et refusant toute forme d'importation ou d'exportation de matière et d'énergie, je vous renvoie à la présentation qui sera faite demain matin des travaux de notre collègue Myriade Sagou, sur le thème « Entre soutien et critique : l'engagement ambigu de Dylan Vandermeersch sur la question para-néo-moderne de l'Afrique autarcique ».

Après son retour à New Anchorage au début de l'année 2051, Dylan Vandermeersch consacra le plus clair de son temps à l'analyse des monographies effectuées par ses équipes de recherche sur les cinq continents, et entama avec Otto von Baltruweit le croisement des résultats ainsi obtenus. Plusieurs mois leur furent nécessaires pour théoriser le nouveau paradigme que les deux chercheurs entendaient proposer ; et finalement, cette masse de travail porta ses fruits en aboutissant en 2053 à la publication d'un grand ouvrage collectif, codirigé par les deux acolytes : *Postcarbon societies in 2050. Towards a joyfull 22nd century*.

Post-carbon societies in 2050 est l'une des œuvres clés de Dylan Vandermeersch, même s'il n'est pas nécessairement celui qui reflète le plus fidèlement sa pensée. Comme nous l'expliquera plus longuement ma collègue Isabelle Caillierez au cours de son exposé demain matin, cet ouvrage a fortement été marqué par l'optimisme d'Otto von Baltruweit : sachez simplement que l'ouvrage devait au départ avoir pour sous-titre *Towards a joyfull 22nd century* ? et que le point d'interro-

gation fut supprimé par l'éditeur avec l'accord de von Baltruweit, mais sans celui de Vandermeersch. De plus, Otto von Baltruweit n'hésitait pas à présenter leur ouvrage collectif comme une nouvelle « Encyclopédie des Lumières », tandis que Vandermeersch, tout en reconnaissant l'indéniable intérêt de ces alternatives, plaidait pour que soit conservée la distanciation nécessaire à une analyse critique.

Dans *Postcarbon societies in 2050*, on retrouve l'ensemble des principales expériences sociales en cours à cette époque dans le monde qui avaient permis à certaines sociétés de surmonter pacifiquement les pénuries énergétiques, tout en réduisant drastiquement leurs émissions de gaz à effet de serre. Vandermeersch et von Baltruweit soulignaient notamment l'importance du « triptyque postcarbone » qu'ils y retrouvaient sans cesse, et qui permettait à ces expériences de réussir : *relocalisation*, *sobriété* et *coopération*. Leur théorie était que ces trois éléments étaient les trois conditions nécessaires pour construire un monde postcarbone – c'est-à-dire peu dépendant des énergies fossiles carbonées et peu émetteur de gaz à effet de serre. Sans relocalisation, chaque acte nécessite une pléthore de déplacement et d'énergie. Sans sobriété, on renonce à remettre en cause son mode de vie et on se limite à une recherche d'efficacité, c'est-à-dire à une « chasse au gaspi » qui atteint vite ses limites. Enfin, sans coopération, les individus sont voués à la compétition et la tendance à rivaliser théorisée par Thorstein Veblen joue à plein, interdisant de fait toute avancée conséquente en matière de sobriété.

Postcarbon societies in 2050 connut un important succès et fut traduit dans plus de 25 langues. Il suscita aussi de vives critiques, comme nous le rappellera demain la présentation du politologue Théodore Denissel. Une chose est sûre : cet ouvrage collectif a durablement orienté la réflexion universitaire, mais aussi l'action politique et militante sur ces sujets. Il est vrai qu'avec le temps, les choses avaient évolué d'elles-mêmes : en France, alors que la dictature des sondeurs venait de prendre fin, la question de savoir s'il fallait la croissance ou la décroissance n'était plus d'actualité. Même si le mot de décroissance n'était pas accepté, l'idée même de croissance avait été oubliée. Le nouveau contrat social qui fut concrétisé en 2056 par la Constitution de la VI^e République française ne faisait référence ni à la croissance, ni à la décroissance, mais à une société postcarbone relocalisée, sobre et coopérative. Cet exemple de la France, même s'il n'est qu'un exemple parmi d'autres, revêtait une importance toute particulière pour Dylan Vandermeersch, comme il l'a souligné dans les deux ouvrages publiés par lui à la fin des années 2050 : une biographie de l'économiste français Serge Latouche, intitulée *L'homme qui avait tort d'avoir raison*,

parue en 2058, et une histoire de la décroissance française intitulée *Petite histoire des Français prépostcarbone*, parue en 2061.

La décennie qui suit la parution de *Postcarbon societies in 2050* semble donc parsemée de réussites, mais cette période s'achève brutalement en 2063, une année qui marque une double rupture dans la vie de Dylan Vandermeersch. Rupture avec Otto von Baltruweit, d'abord, et avec la carrière universitaire, ensuite. En effet, au cours de la décennie 2053-2063, Otto von Baltruweit a considérablement délaissé le laboratoire de recherche (qu'il était supposé diriger avec Dylan Vandermeersch) pour multiplier les missions de conseil auprès de gouvernements désireux de mettre en place des sociétés postcarbone. Mais les ambiguïtés du terme « postcarbone », confrontées aux ambitions de certains gouvernements, n'ont pas tardé à semer la zizanie entre les deux amis d'autrefois.

Ce fut la mise au point des centrales nucléaires à fission secondaire qui constitua la principale pomme de discorde entre les deux compagnons de recherche. Comme vous le savez, lors des années troublées de la période 2020-2040, beaucoup de chercheurs et d'ingénieurs de talent avaient fui le marasme de leurs pays respectifs pour émigrer vers les territoires qui résistaient le mieux à la crise générale, à savoir les derniers pays producteurs de pétrole du Moyen-Orient. Les autorités de Dubaï étaient notamment parvenues à attirer dans leurs centres de recherche la quasi-totalité des plus grands spécialistes en physique nucléaire de l'époque : en effet, étant devenus le centre économique mondial grâce au renchérissement du pétrole, les Émirats arabes unis entendaient bien le rester en étant les premiers à mettre au point la technologie nécessaire à la fusion nucléaire. Par leur politique de recherche en la matière, les Émirats arabes unis étaient devenus les leaders mondiaux du nucléaire dès les années 2050 : la première moitié du pari était gagnée, puisque le leadership énergétique du Moyen-Orient sur le monde pouvait se maintenir. Mais la seconde moitié du pari s'avérait plus difficile à remporter que prévu : la mise au point de la fusion nucléaire soulevait des difficultés techniques considérables, tandis que l'uranium nécessaire à la fission conventionnelle se raréfiait et se renchérisait de manière exponentielle. La « solution » qui fut donc proposée en 2059 par les physiciens fut cette fameuse fission secondaire, qui devait mettre un terme à l'amitié entre Otto von Baltruweit et Dylan Vandermeersch.

Dès 2059, Otto von Baltruweit fut enthousiasmé par les réacteurs à fission secondaire qui venaient d'être inventés, et il préconisa à plusieurs gouvernements d'adopter cette énergie nouvelle. Car selon lui, la fission secondaire étant alimentée par des déchets radioactifs, elle

permettait à la fois de se passer des énergies carbonées et d'uranium. À l'inverse, Dylan Vandermeersch s'inquiéta dès le départ de la multiplication de ces nouveaux réacteurs et très vite il s'y opposa systématiquement. Pour des raisons pratiques d'abord, parce que les déchets prétendument « recyclés » par ces réacteurs en ressortaient plus irradiants et qu'il n'existait toujours aucune perspective pour éliminer définitivement ces déchets devenus encore plus dangereux. Mais surtout, il s'opposa à la fission secondaire pour des raisons d'ordre plus philosophique : alors que l'humanité avait semblé s'orienter vers la sobriété, la relocalisation et la coopération, elle faisait soudain volte-face et cédait à nouveau au chant des sirènes de l'abondance dévastatrice. Pour la première fois depuis quarante ans et grâce à l'énergie fournie par la fission secondaire, certains États espéraient renouer avec l'expansion industrielle. Cette idée se répandit rapidement dans les milieux dirigeants sous le nom de « doctrine du retour à la normale » et très vite les premiers effets s'en firent sentir : déjà des autoroutes abandonnées depuis des décennies étaient rénovées, des zones industrielles démantelées étaient réinvesties, etc.

Vandermeersch fut profondément déçu par ce qu'il appela plus tard « l'enthousiasme aveugle » d'Otto von Baltruweit pour cette doctrine. Le coup de grâce fut donné à cette longue collaboration lorsque von Baltruweit s'engagea en faveur du renouveau démographique : en effet, à la perspective de renouer avec la richesse, certaines populations firent preuve d'un regain d'optimisme, qui se traduisit par une hausse rapide de la natalité. Ce phénomène, connu aujourd'hui sous le nom de « baby-bang », imposait un choix : laisser faire ou limiter. Vandermeersch s'engagea pour la limitation, en arguant que la natalité devait également être régie par les règles de la sobriété de manière à stabiliser durablement la population mondiale. Von Baltruweit, en revanche, soutint que la fission secondaire serait suffisamment efficace pour nous autoriser encore quelques décennies de croissance démographique et que la population mondiale se serait vraisemblablement stabilisée d'elle-même d'ici là. Le débat s'envenima rapidement entre expansionnistes et stabilisateurs, avant de tourner finalement au profit des premiers : les prises de position publiques de Vandermeersch, souvent très virulentes, lui valurent plusieurs blâmes de sa hiérarchie et aboutirent finalement à son éviction du laboratoire dont il avait la charge. Dans son article « Quelle société postcarbone voulons-nous ? », publié en 2063, il règle définitivement ses comptes avec von Baltruweit, qu'il déclare « converti à la religion de l'expansion illimitée », et tire un trait définitif sur sa carrière universitaire.

Commence alors la « traversée du désert » des années 2060, durant lesquelles il écrit sans relâche, mais publie peu. Un seul livre est édité au cours de cette période, qui ne rencontre que peu de succès : *La deuxième tête du dragon bouge encore*, paru en 2068, l'année de ses 60 ans. Avec le recul, nous ne pouvons que constater la justesse de l'analyse de Dylan Vandermeersch : alors que la pensée dominante s'acharnait à achever la première tête du dragon qu'était le carbone, la deuxième tête qu'était le nucléaire nous menaçait plus que jamais. Ma collègue Paula Villalba vous exposera demain plus en détail la manière dont la relance du nucléaire dans les années 2060 a été cruellement vécue par Dylan Vandermeersch, qui y voyait la résurgence d'une société d'expansion illimitée, de « toujours plus », nécessairement dévastatrice à moyen terme.

Mais la traversée du désert prit fin le 15 novembre 2072 : nul besoin de vous rappeler la série coordonnée d'attentats terroristes qui visa des centrales nucléaires du monde entier ce jour-là. En quelques heures, presque toutes les centrales du monde durent être arrêtées par mesure de sécurité et tous les États qui avaient fait le choix du nucléaire furent paralysés pendant plusieurs jours. Et lorsque ces centrales furent remises en fonctionnement, ce fut sous une protection militaire et policière accrue. Pour Vandermeersch, la leçon était claire : l'événement démontrait une fois de plus que des macro-systèmes géants et énergivores avaient nécessairement la fragilité de la puissance. Une société post-carbone sobre, relocalisée et coopérative ne pouvait pas être fondée sur l'énergie nucléaire. Il reprend donc la plume et écrit en quelques semaines son dernier grand ouvrage : *Pour des sociétés post-thermiques*, publié en 2073, l'année de ses 65 ans.

Le ton de *Pour des sociétés post-thermiques* est saisissant. On y sent à la fois l'acuité intellectuelle qui caractérise Vandermeersch et le sentiment d'urgence qui l'animait à ce moment précis de son existence, alors qu'il sentait resurgir les conditions de nouvelles crises écologiques à venir. Il revient sur les espoirs suscités vingt ans auparavant par *Postcarbon societies in 2050*, en analyse les erreurs et en identifie les manques. Et surtout, il trace les grands traits d'une nouvelle utopie : celle des sociétés post-thermiques, libérées à la fois du carbone et de l'uranium. En s'appuyant notamment sur les écrits de Lin-Sar-Gaa, le fameux philosophe chinois des années 2040 connu pour ses écrits sur l'immutabilité des choses et des êtres, il entreprend de tracer les grandes lignes d'une société qui ferait le choix de se libérer de la puissance facile mais destructrice du feu, y compris nucléaire, pour lui préférer la puissance limitée mais durable qu'offrent les autres éléments : l'énergie éolienne du vent, l'énergie hydraulique de l'eau et l'énergie géother-

mique de la terre. Et finalement, cet appel à l'utopie va être entendu, mais pas par les gouvernements qu'il souhaitait interpeller : plutôt par une jeune génération, celle qui n'a pas connu les dictatures des années 2040, qui est née et a grandi dans les sociétés postcarbone, qui a été choquée par les attentats de 2072 et qui refuse que son avenir soit dicté par le nucléaire, fût-il postcarbone.

Dès 2073, les « disciples » convergent donc vers la maison de Dylan Vandermeersch, dans la campagne de l'Alaska, et cette maison devient un lieu très prisé par les jeunes alternatifs des années 2070. Vandermeersch est intellectuellement ragaillardé par la présence de cette jeunesse militante, qui lui permet de s'engager à nouveau, quoique d'une autre manière, dans la construction de nouvelles utopies. Les soirées s'y déroulent en discussions interminables sur ce à quoi ressembleront les sociétés post-thermiques du 22^e siècle, délivrées du carbone et de l'atome. (Pour avoir un aperçu de ce à quoi ces soirées pouvaient ressembler, je vous invite à assister ce soir à la projection du documentaire *La villa Vandermeersch*, réalisé par Mathéo Lebleu en 2078.) Toutes ces discussions n'ont pas été perdues, puisqu'elles ont inspiré de nombreux ouvrages aux « disciples », dont je faisais moi-même partie, et puisqu'elles ont aussi abouti à la publication en 2079 d'un petit recueil, sous forme de dialogue entre Dylan Vandermeersch et son jeune élève britannique Daniel Bentley, intitulé *Réaliser l'utopie*.

Au début des années 2080, Vandermeersch est rattrapé par ses problèmes de santé : tandis que les jeunes élèves continuent à se réunir au rez-de-chaussée de sa villa, lui-même demeure de plus en plus souvent à l'étage et ses apparitions se font de plus en plus rares. Il meurt finalement à son domicile au début de l'été 2085, peu avant ses 77 ans : son enterrement a rassemblé un grand nombre de ses élèves, dont beaucoup étaient venus des villes et villages « post-thermiques » qui commençaient à apparaître à cette époque. À cette occasion fut lu en public un très court texte rédigé par Vandermeersch peu avant sa mort et connu aujourd'hui sous le nom de « manuscrit de la Villa ». Dans ce texte demeuré inachevé, il se réjouit de la multiplication des villes et des villages post-thermiques, mais lance un appel pressant à la vigilance : à l'heure où il écrivait, et aussi légitimes que fussent les espoirs alors suscités par ces expériences, « rien n'était encore gagné ». Et de rappeler tous les mouvements porteurs d'espoir qui avaient précédé le mouvement post-thermique, parfois en lui ressemblant à s'y méprendre, et qui finirent dans les oubliettes de l'histoire. Vandermeersch insiste notamment sur l'expérience acquise au cours de sa propre jeunesse, alors qu'il militait dans les mouvements écologistes contestataires des années 2020 : bien que les expériences collectives de ces mouvements aient

été particulièrement riches à cette époque, au point d'incarner la seule véritable alternative pour toute une génération, les régimes autoritaires des années 2030-2040 n'eurent aucun mal à bâillonner ces communautés et à faire disparaître cette opposition trop dérangeante.

La question qui se pose à nous est alors : que reste-t-il aujourd'hui de la pensée de Dylan Vandermeersch ? Il faut bien constater que son nom n'est pas particulièrement connu du grand public et que ses écrits ne sont plus guère connus que dans certains milieux militants ou universitaires. Et cependant, son influence existe encore bel et bien : les

« élèves » de la villa Vandermeersch ont repris le flambeau pour « réaliser l'utopie » des sociétés post-thermiques. En 2089, les villes et villages post-thermiques se sont regroupés au sein d'une fédération qui a beaucoup structuré les milieux écologistes militants dans les années 2090 : la Fédération des villes et villages post-thermiques, c'est-à-dire des villes et des villages qui ont fait le choix de se débrancher des réseaux électriques alimentés par le nucléaire. Le renchérissement récent des déchets nucléaires nécessaires à la fission secondaire, dont le prix a quintuplé depuis 2102 et qui fait craindre de nouvelles pénuries énergétiques, leur donne-t-il raison ? Nous sommes aussi ici pour en débattre, à travers le prisme que nous offre l'héritage intellectuel de Vandermeersch.

Dylan Vandermeersch fut un militant dans son siècle, parce qu'il a su tirer des grands bouleversements du 21^e siècle l'expérience et la force nécessaires pour construire de nouvelles utopies. Des sociétés post-thermiques, comme je me plais souvent à le rappeler, existent déjà : ce sont les pays qui n'ont pas pu ou pas voulu accepter la fission nucléaire secondaire et qui ont fait le choix de sociétés sobres, relocalisées et coopératives, fondées sur des énergies renouvelables. Ce sont aussi les villes et villages de la Fédération postcarbone, qui sont en désaccord avec la politique énergétique adoptée par leurs pays respectifs. Les hommes et les femmes qui font vivre ces lieux alternatifs font aussi vivre les utopies de Dylan Vandermeersch.

Mais l'histoire ne s'arrête pas en 2108 et de nouvelles « menaces » pèsent sur nous : pour paraphraser Vandermeersch, je dirai simplement que rien n'est gagné à ce jour et que notre lutte doit continuer. La fusion nucléaire est annoncée pour la décennie à venir ; de nouvelles techniques de refroidissement de la planète sont actuellement mises en place, qui sont très controversées jusque dans les milieux non écologistes ; et il y a encore ce projet brésilien consistant à lâcher des nano-robots-abelles en masse sur ce qu'il reste de forêt primaire brésilienne pour y faciliter la pollinisation... Voilà quelques sujets qui, à n'en pas douter, enflammeraient aujourd'hui le militant qu'était Vandermeersch, s'il

était encore parmi nous. Mais il l'est, d'une certaine manière, puisque ses anciens élèves de la villa Vandermeersch sont aujourd'hui à la pointe de la critique de ces nouvelles « avancées » technologiques, et à la pointe de la construction de nouvelles utopies humaines. Ainsi, même en 2108, l'utopie n'est pas achevée : elle doit continuer à se construire chaque jour.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Chers collègues, j'espère ne pas avoir été trop longue en vous résumant les grands traits de la vie militante de Dylan Vandermeersch. Certains d'entre vous ont traversé l'océan en paquebot pour assister à ce colloque, nous sacrifiant ainsi leurs vacances pour effectuer le trajet : je les en remercie tout particulièrement. Je leur souhaite de profiter du chaud soleil de l'Alaska qui nous fait l'honneur de briller aujourd'hui, et je cède la parole à mon voisin pour la première présentation de la journée.